

Daniel LELOUP, *Rennes. Une capitale en pan de bois*, Morlaix, Skol Vreizh, 2017, 134 p.

Pour ce deuxième ouvrage d'une collection consacrée aux pans de bois des villes bretonnes²⁰, Daniel Leloup adopte une approche globale qui, à l'aide de nombreuses références historiques et iconographiques, s'attache à restituer le contexte économique et social, s'intéresse à la distribution des demeures et à l'évolution de la manière d'habiter, prend enfin en compte l'ensemble des familles architecturales : privée, publique et conventuelle... À chaque étape du livre – dont le plan est chronologique –, l'auteur fait un bilan de ce qui est connu par les sources, de ce qui subsiste, mais aussi de ce qui a disparu dans les démolitions et les dépèchements... Enfin, comme d'habitude, D. Leloup s'avère un iconographe hors pair. De ce point de vue, le livre est une véritable anthologie des images du bâti de Rennes antérieur à la reconstruction de 1720 : dessins, gravures, photographies et plans anciens, rares sont celles qui ont échappé à l'œil sagace de l'universitaire, qui les inventorie et les collectionne depuis de longues années... On regrette en revanche l'absence des plans parcellaires anciens, mais surtout celle de plans de distribution et plus encore de schémas constructifs pour aider à la compréhension des développements sur les techniques, absence étonnante dans l'ouvrage de celui qui est aussi un architecte.

Dans un premier chapitre consacré aux origines médiévales (xiii^e-xv^e siècles), Daniel Leloup s'interroge sur l'apparition de ce mode constructif dont aucun témoin antérieur au premier quart du xv^e siècle ne nous est parvenu... Les rares mentions d'archives antérieures à cette époque ne rendent pas, il est vrai, les choses faciles. L'auteur prend le parti de supposer que les débuts du Moyen Âge ont en partie vécu sur les vestiges et les matériaux empruntés aux dépouilles de la cité antique et que les destructions massives de la guerre de Succession ont entraîné, la paix revenue, un changement des modes constructifs, passant progressivement au cours du xv^e siècle d'édifices exclusivement construits en maçonnerie à des constructions mixtes en pierre et pan de bois. L'auteur rappelle à ce propos l'importance du rôle sans doute joué par les réfugiés normands fuyant la guerre de Cent Ans, entre autres de nombreux artisans, dont des charpentiers, qui auraient importé à Rennes de nouveaux modes constructifs. Les plus anciennes constructions, qui emploient des bois de forte section, utilisent des poteaux élargis par le haut pour recevoir entretoises et sablières. Ces premières structures, identifiables sur les anciennes demeures de chanoines des 4 et 12, rue de la Psallete, malgré les modifications ultérieures de leurs façades, ont pu même être datées par dendrochronologie, au 3, rue du chapitre, ancien hôtel de Jean de Boays, seigneur de Bréquigny. À côté de ces riches demeures, il existe une forme de maison élémentaire construite sur un parcellaire lanieré à l'extrême, certaines à couloir latéral, les plus étroites sans, que l'auteur s'attache à identifier dans d'anciens

20. Voir mon compte rendu du premier, *Demeures remarquables de Bretagne. Les maisons à pondalez du siècle d'or. Morlaix*, dans ces colonnes, t. xcv, 2017, p. 507-510.

secteurs de la ville dédiés à l'artisanat ou à la proto-industrie. Enfin, Daniel Leloup rappelle l'importance du pan de bois dans les bâtiments publics à l'époque médiévale, comme l'ancien beffroi sur la tour Saint-James disparu dans l'incendie de 1720 et les différentes halles affectées à des marchandises spécifiques.

À la fin du xv^e siècle et les premières années du xvi^e siècle, D. Leloup identifie l'apparition d'un nouveau modèle qui privilégie les maisons à mur gouttereau sur rue à façade plus large au détriment de celles à pignons. La formule du comble rennais, grande lucarne qui occupe souvent la quasi-totalité de la longueur du toit, semble s'imposer à partir de cette époque. Ces nouvelles demeures, dans lesquelles apparaissent vers 1500 les premiers décors sculptés, se démarquent également par l'importance et le nombre de leurs fenêtres. À côté de ces innovations ponctuelles, l'auteur insiste sur la prédominance des modèles anciens de maisons étroites et de médiocre construction et attribue une bonne part de la responsabilité de cette « sclérose » à l'emprise foncière des couvents qui, jusqu'à la fin de l'Ancien Régime, figent une bonne partie de l'espace urbain *intra muros*.

Au tournant du xv^e et du xvi^e siècle, l'auteur note une mutation décisive dans le choix de bois de moindre section correspondant à un souci d'économiser le matériau. La structure secondaire des façades en pans de bois adopte différents dessins : au modèle à potelets verticaux et chevrons déjà employé au xv^e siècle s'ajoutent désormais des pans en croisillons losangiques avec de multiples variantes de composition. L'encorbellement des étages les uns au-dessus des autres, choix structurel caractéristique des constructions de l'époque médiévale, se maintient tardivement et cohabite jusque vers 1550 avec l'apparition du nouveau répertoire antiquisant de la Renaissance. Une véritable école de sculpture orne alors les sablières et les entretoises des maisons construites entre 1550 et 1590, dont les exemples conservés se voient place Sainte-Anne, rue Saint-Michel, rue du Chapitre et rue Saint-Georges. Les consoles en feuilles d'acanthé ou les bustes en médaillon remplacent les « pigeatres » prismatiques de l'époque gothique. La pression foncière et la spéculation immobilière dues au besoin de logement des membres du parlement de Bretagne entraînent, dès la première moitié du xvii^e siècle, la construction de véritables immeubles de rapport en pan de bois, à trois ou quatre étages, édifiés rue Saint-Georges, place du Champ-Jacquet... Parfois, ces immeubles locatifs sont construits par les couvents sous forme de véritables lotissements autour de leur enclos, à la Visitation ou aux Carmélites dans la ville haute, des grands Carmes et des Minimes au sud de la Vilaine.

À côté d'une minorité d'hôtels construits en maçonnerie, dont le petit nombre est relevé par Dubuisson-Aubenay en 1636, les exemples en pans de bois sont multiples, les plus connus étant édifiés à partir de 1650 sur les nouveaux terrains lotis place des Lices. Plusieurs exemples témoignent également d'une véritable architecture mixte assemblant des façades en maçonnerie et d'autres en pan de bois, le tout étant unifié par des enduits : c'est le cas de l'ancien immeuble du passage

des Carmélites, rue d'Antrain, aujourd'hui disparu et de l'hôtel de Montbourcher, récemment restauré place des Lices.

Le XVII^e siècle correspond à un important renouvellement de la construction rennaise en pan de bois : l'encorbellement disparaît ; les grandes façades à grille en résille de losanges ou, formule nouvelle, les structures à grandes écharpes et traverses de contreventement, destinées à être cachées par un enduit, cohabitent désormais. Le savoir-faire, voire la virtuosité des charpentiers, s'expriment dans de nouvelles formes de toitures, en pavillon, à l'impériale, et aussi dans l'adoption généralisée de nouveaux types d'escaliers à balustres de bois tourné. Rampe sur rampe pour les plus simples, à vide central dans les édifices les plus riches, ces escaliers comme ceux des hôtels de la place des Lices, constituent alors l'élément majeur de ces nouvelles demeures sur les façades desquelles le décor sculpté disparaît.

Les restaurations des dernières décennies ont fait réapparaître la polychromie présente dès le Moyen Âge : la gamme de couleurs est alors limitée – le rouge semble avoir été la teinte dominante –, elle s'enrichit au cours du XVI^e siècle à base d'ocre jaune et rouge et aussi de bleu, et s'applique parfois au hourdis lui-même, comme au 5, rue du Chapitre, sur la façade du côté de la rue des Innocents du 18, place des Lices ou dans la cour du 28, rue Saint-Georges, dont la récente restauration a révélé l'étonnant décor d'un hourdis losangique peint en fausses briques...

L'auteur rappelle enfin l'importance du pan de bois dans l'architecture conventuelle à Rennes au cours du XVII^e siècle : l'escalier de la grande maison des Carmes rue Vasselot s'affirme comme une sorte de chef d'œuvre, qui allie le talent des charpentiers et des escaliateurs. Dans le quartier canonial, le couvent du Griffon, créé à la fin du XVII^e siècle comme établissement de charité, est alors entièrement édifié en pan de bois. Ses deux façades sur rue qui subsistent seules aujourd'hui présentent une structure de pan de bois efficace mais sommaire, dont les bois de médiocre qualité étaient à l'origine destinés à être masqués par un enduit.

Conséquence de l'incendie de 1720 qui détruisit une bonne moitié de la ville haute, la nécessité de procurer des logements d'urgence aux sinistrés démunis et pauvres a entraîné la construction de baraques en pan de bois.

Celles-ci, pour la plupart conçues comme provisoires, furent alors bâties autour des enceintes de la ville près des anciennes portes, sur la contrescarpe de leurs anciens fossés, comme celles qui subsistent aujourd'hui rue Hoche et de Bertrand, place Saint-Michel et en haut des Lices... Tandis que le centre de la ville se reconstruit sur un plan orthogonal et une architecture de maçonnerie normalisée, les paradoxes ne manquent pas qui témoignent des résistances locales : ainsi des façades postérieures des immeubles de la place du Palais qui furent pour certaines d'entre elles édifiées en pan de bois. L'application très inégale des ordonnances et des édits d'interdiction eut des conséquences contradictoires : la suppression des encorbellements et la reprise en sous-œuvre des façades pour respecter les

nouveaux alignements, un enduisage cache-misère entraînant souvent la disparition des anciens décors sculptés.

Les archives écrites et figurées parmi lesquelles plusieurs étonnantes photographies inédites de la seconde moitié du XIX^e siècle font apparaître l'accentuation d'une fracture qui émerge au XVIII^e siècle pour s'accroître au XIX^e siècle entre la ville haute et son centre reconstruit de neuf où vivent les élites, noblesse, bourgeoisie de robe et marchande, et les zones périphériques et faubourgs dans lesquelles majoritairement l'ancien bâti en pan de bois se transforme en taudis pour héberger, dans des conditions le plus souvent insalubres, artisans, petits commerçants, ouvriers... Ce contexte de misère favorise le délaissement et l'état d'abandon et dans le meilleur des cas les interventions de fortune comme ces étonnantes bardages de bois, véritables pansements sur les plaies de structures de charpente dont la réparation traditionnelle est alors jugée trop coûteuse...

Dans un dernier chapitre intitulé « La lente patrimonialisation (XX^e-XXI^e siècles) », D. Leloup fait enfin un véritable bilan d'urbaniste. En regard d'un beau plan en couleurs inédit de la fin du XVIII^e siècle, qui figure autour de la ville close l'ampleur de ses faubourgs dont le bâti s'échelonne le long des principales voies d'accès, plusieurs photographies de la fin du XIX^e siècle montrent que la ville avait peu changé jusque vers 1960, offrant encore l'image d'un urbanisme à bout de souffle, vieux de plusieurs siècles. L'insalubrité, l'état de péril et l'insécurité ont entraîné sous l'impulsion du maire Henri Fréville la reconstruction totale de quartiers entiers comme le Bourg-l'Évêque, le quartier du Colombier qui vit aussi la disparition de l'ancien faubourg de Nantes, suivie de peu par celle de l'ancien faubourg de Saint-Malo.

Ce nouvel urbanisme à marche forcée, nécessaire mais sans nuances, gagna même des secteurs proches du centre, comme le secteur du bas des Lices, la rue Nantaise et le début de la rue de Dinan où des ensembles en pans de bois auraient pu faire l'objet d'une réhabilitation. Il est vrai, comme le rappelle l'auteur, que la médiocrité des bois employés dans la majorité des constructions postérieures au XVII^e siècle, l'assemblage très sommaire de leur structure mal raidie et peu contreventée, ainsi que le manque d'entretien avaient favorisé les déformations et les désordres.

Les premières mesures de protection de pans de bois au titre des monuments historiques ne concernent à la fin du XIX^e siècle qu'une petite poignée d'édifices comme la maison du Ty Coz rue Saint-Guillaume, suivie de quelques autres comportant toutes un décor sculpté. L'occultation fréquente de ces derniers par des replâtrages tardifs n'en facilitant pas l'identification... Avec la loi de 1913, cette protection s'étend à plusieurs ensembles comme les hôtels de la place des Lices, des maisons place Sainte-Anne et plusieurs maisons au cœur de la ville ancienne, rue de la Psallette, rue Saint-Sauveur, rue Saint-Michel et rue Saint-Georges.

Comme le fait fort justement remarquer D. Leloup, le secteur sauvegardé créé en 1961, qui a exclu toute la ville au sud de la Vilaine, a eu un effet pervers. Le centre ancien devenu « sanctuaire » protégé par le contrôle des bâtiments de

France, la pression foncière et la spéculation immobilière se sont alors reportées sur ses franges et les anciens faubourgs qui en firent encore tout récemment les frais et sont pour ainsi dire sacrifiés...

Les premières campagnes de restauration, effectuées entre 1960 et 1980, furent pour la plupart dirigées par l'architecte en chef Raymond Cornon. Ce dernier, ainsi que le fait remarquer l'auteur, a commis alors par méconnaissance beaucoup d'erreurs et de nombreuses réinterprétations fantaisistes qui ne tenaient pas compte de la réalité archéologique... C'est aussi l'époque où, sous la pression de la mode du « rustique », tous les pans de bois faisant l'objet de travaux sont systématiquement et parfois indûment mis à jour sans discernement. Il faut attendre les années 1980 pour voir apparaître des restaurations respectueuses différenciant entre autres les pans de bois élaborés destinés à être vus et éventuellement à retrouver leur polychromie de ceux plus tardifs et sommaires conçus pour être masqués par un enduit avec de faux chaînages de pierre.

Enfin l'auteur rappelle l'importance des différentes opérations programmées d'amélioration de l'habitat (ОРАН) qui, depuis 1990, se sont avérées nécessaires pour apporter une réponse globale à des secteurs entiers du centre ancien, incluant la prise en compte des cages d'escaliers, des façades postérieures jusqu'alors souvent délaissées, le curitage des cours et les risques d'incendie.

Malgré toutes les disparitions anciennes et aussi très récentes, Rennes demeure la ville bretonne ayant conservé le plus grand nombre de pans de bois, sur une période qui s'étend de la fin du Moyen Âge jusqu'à l'aube du xx^e siècle et présente une extrême diversité de style, de structure et d'aspect. La confrontation de l'ambiance variée de ses rues entières en pan de bois avec l'ordonnance classique du centre reconstruit au xviii^e siècle contribue grandement au charme de la ville et constitue depuis déjà des décennies un de ses atouts touristiques majeurs.

Jean-Jacques RIOULT

Associations Argoat Armor Plenum Organum et Photo passion, *Orgues en Côtes d'Armor*, Pabu, l'ombre des mots, coll. « Patrimoines », 2018, 202 p.

Voici plus de trente ans (1986), la région, par le biais de l'Association régionale pour le développement des activités musicales et chorégraphiques en Bretagne, plus connue sous son acronyme d'ARCODAM, engageait la première entreprise d'inventaire systématique des orgues de la Bretagne administrative²¹. La démarche était directement liée à l'engagement déterminé des institutions publiques (État, région, départements, communes) en faveur du classement et de la restauration des instruments remarquables

21. L'Association régionale de coordination des activités musicales et chorégraphiques des Pays-de-la-Loire a publié en 1995 un inventaire des orgues de Loire-Atlantique.